L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 26 décembre 1908.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin	50	10
Midi	54	12
3 P. M.	58	14
5 P. M.	56	13

SOMMAIRE.

3me PAGE.

Feuilleton.

4me PAGE.

L'Actualité, Feuilleton.

Le Centenaire d'Alphonse Karr

5me PAGE.

Faits Divers.

6me PAGE.

L'Auberge aux Tueurs. Les causes célèbres.

La Mouche.

Mauvaise Graine.

M. de Monlyon, Notes et Souvenirs.

Cuisine.

8me PAGE.

Poésie.

Mondanités.

Chiffons.

La Voleuse, Conte inédit.

Dernières paroles de Grands Hommes.

L'acte d'un déséquilibré ou d'un insolent.

En lisant le récit de l'incident qui vient de se produire dans une des rues de Paris: la rencontre du Président de la République par un individu qui s'est jeté sur lui pour lui tirer la barbe, on rirait très volontiers, n'était la crainte de manquer de respect au premier magistrat de la nation.

La Presse française, connaissant les circonstances qui ont entouré l'incident, n'y attache aucune importance. Elle a raison, ce nous semble, car rien n'autorise à croire que l'assaillant de M. Fallières nourrissait un noir dessein.

Mais, assaillant, est ce bien ainsi qu'il convient de qualifier l'homme qui ne s'est livré à aucun acte hostile sur la personne de l'agaste promeneur de la rue de l'Etoile?

Jean Mattis nous paraît plutôt être un déséquilibré ou un insolent, qu'un criminel; et nous doutons que M. Fallières lui-même, qui est le meilleur des hommes, se montrât sévère à son endroit, fut-il appelé à le juger.

Les Arbres de Noel,

La Coutume respectée.

Nous recevons du Département de l'Agriculture de Washington une communication vraiement intéressante au sujet des arbrisseaux dont il a fallu dépouiller nos forêts cette année, comme tous les ans d'ailleurs, pour les faire fleurir dans les salons, la veille de la grande fête, pour la grande joie des enfants et le bonheur de leurs parents.

Quatre millions de ces petits arbres à forme conique ont été arrachés à la terre; et les esprits chagrins, nous dit le document en question, se demandent s'il ne serait pas préférable d'abandonner la tradition dans les familles, de donner de cette façon à leurs petits aimés ces jouets qui occupent une si large place dans leur existence à l'époque que nous traversons, plutôt que de nuire à nos forêts en y pratiquant la dévastation sur une trop vaste échelle.

Le bonheur des enfants est grand assurément de voir pousser un arbre dans leur salon et de pouvoir y cueillir ces objets de toutes formes, de toutes dimensions que l'on nomme joujoux; et ce qui ajoute à leur charme, c'est de pouvoir, en détachant de leurs tiges ces fruits d'un genre nouveau, se dire qu'ils sont à eux et qu'ils ne leur ont rien coûté. Mais le devoir du Département de l'Agriculture est de protéger les forêts du pays; il ne fait pas de sentiment, il n'en a pas le droit.

Cependant il se déclare en faveur du maintien de la poétique tradition; il déclare que quatre millions d'arbrisseaux retirés à nos forêts annuellement ne peuvent leur nuire au point de faire craindre un tarissement complet; mais il signale des négligences d'une part, des abus d'une autre, qui méritent l'attention du gouvernement.

C'est en Allemagne, paraît-il, que l'on s'occupe le plus des forêts, qu'on les protège le mieux contre le saccage, contre l'incurie et surtout contre l'incendie.

Les statisticiens qui ont rédigé l'intéressant rapport dont une copie nous est communiquée de la Capitale américaine, concluent au maintien de la tradition de l'Arbre de Noël fleurissant dans les salons pour le plaisir, la joie, que cause cette floraison aux petits, et pardessus leurs épaules, aux grands.

Le Département de l'Agriculture a raison de respecter une coutume aussi pleine de charme, de poésie qui console de bien des déceptions, de bien des amertumes dont il nous faut nous abreuver; coutume qui peuple l'imagination des enfants de douces illusions tant qu'ils ignorent les dures réalités de la vie.

Tentative de suicide.

Alphonse Claverie, âgé de 47 ans, demeurant rue Hôpital 830, a attenté à ses jours hier matin à onze heures, en absorbant une dose de laudanum. Il se trouvait à l'angle des rue St-Pierre et Bourgogne lorsqu'il a pris le poison; se rendant ensuite au square Beauregard il s'est affaissé sur un banc.

L'ambulance a été promptement mandée et le malheureux a été transporté à l'hôpital où les étudiants ont déclaré son état grave.

Autre tentative de suicide.

Mary Howard, une jeune femme de 23 ans, a essayé de se suicider hier après midi à quatre heures en prenant des tablettes antiseptiques en se demeure rue Bienville 1410. Elle a été secourue par les étudiants en médecine.

Le Centenaire D'Alphonse Karr

Il y a dix-huit ans qu'Alphonse Karr a disparu et son nom semble évoquer un très lointain passé. Il tint cependant la plume jusqu'à la fin de sa vie, mais dans un esprit si chagrin, avec un tel parti-pris de mécontentement, sur le ton si déterminé d'une sorte de Jérémie, qu'il semblait s'appliquer à détruire lui-même sa légende de mordant ironiste, ayant tenu dans les lettres une place à part, en tirailleur, en indépendant. Dans ses derniers recueils, on ne retrouvait ni sa caustique philosophie d'antan, ni son style "en lame de poignard". Cette fin d'un ancien combattant d'avant-garde, doué des dons les plus brillants, qui ne comprenait plus la marche du monde, qui était passé dans les rangs des "Philistins" contre lesquels il s'était jadis escrimé, qui ne considérait les générations nouvelles qu'avec malveillance, est en somme, assez triste. Elle contribua à faire oublier son œuvre.

Ce que purent être les "Guêpes," pourtant, on le sait par les piqûres qu'elles firent: quelques-unes furent si cuisantes qu'on ne se rappelle certaines figures d'autrefois que par les circatrices qu'elles portèrent. Si, aujourd'hui, ces modèles d'alerte polémique risquent de nous laisser un peu froids, c'est que le sens de beaucoup de traits narquois, correspondant aux préoccupations d'alors, nous échappe: c'est aussi que ces pages ont été si effrontément pillées qu'elles donnent la sensation de paradoxes ressassés. L'esprit public a longtemps vécu des "Guêpes": c'est à la fois un honneur et un danger pour l'auteur. Ce qui fut bien à lui ne semble plus lui appartenir. On a bien voulu, cependant, lui laisser la paternité de quelques mots, qui sont, sans doute, sa meilleure défense vis-à-vis de la postérité. Le mot sur les assassins, la riposte au geste un peu vif d'une femme de lettres irascible par l'inscription fameuse: "Couteau donné par Mme Louise Collet—dans le dos," la réflexion sur les gens qui arborent une petite fleur rouge à leur boutonnière: "A dix pas, on fait croire qu'on est décoré; à trois pas, on fait voir qu'on est un imbécile,"—c'est peut-être le plus clair de ce qui reste de celui qui avait remué tant d'idées et qu'Arsène Houssaye avait appelé "un penseur de la famille de Montaigne et de Voltaire.

Nous n'avons, nous autres, que la vision des derniers portraits d'Alphonse Karr; un vieillard aux cheveux coupés ras, avec une longue barbe blanche, jardinant et cultivant les roses, sans prendre d'elles, toutefois, assez de leçons de beauté et de sereine philosophie. Mais c'était le temps de la décadence d'un talent qui avait eu des grâces si vives. Pour être équitable envers sa mémoire, il faudrait ne replacer Alphonse Karr que dans le milieu romantique ou en pleine bataille, quand, parmi les additions qu'on faisait plaisamment à son nom, on pouvait véritablement retenir celle de "Karr-touche", résumant bien sa belliqueuse ardeur, ses pointes spirituelles, qui, parfois, frappaient comme des balles. Cette gaîté frondeuse, il l'avait encore en 1850 quand, pour un article du journal "Paris," il se vit poursuivi en Cour d'assises, devant s'asseoir, entre des gendarmes, au banc des prévenus, comme un malfaiteur. Cette appareil lui sembla si solennel pour un menu délit de presse qu'il se plut à voir là un tableau de mélodrame.

—Il y a eu répétition, hier, dit-il en riant à ses "complices" les Goncourt. Je le tiens d'un avocat.

L'œuvre de romancier d'Alphonse Karr semblait durable à ses contemporains, dont il était, du reste, l'enfant gâté. Le sort en a décidé autrement. Il n'y a plus à rechercher dans "Sous les Tilleuls" que la note typique d'un moment de frénésie littéraire.—"Est-ce que réellement je verrais s'éteindre la poésie de mon âme?" s'écria Stéphen, le héros du roman. Et la tirade à l'adresse du docteur Müller:—"Malédiction sur toi, vieillard! Tu veux sucrer le poison; tu ôtes ton chapeau et tu me salues avant de me poignarder...." Mais qui lit aujourd'hui "Hortense," la "Famille Alain, l'Histoire de Rose, Agathe et Cécile," et même "Fort en thème," qui passa pour une manière de chef-d'œuvre d'humour? On a un vague souvenir de la "Pénélope normande", dont la donnée violente parut merveilleusement originale: un mari, terriblement trompé, faisant tuer le premier amant de sa femme par le second, pour faciliter sa besogne de justicier. On a vu bien autre chose depuis et le violent de naguère risque de sembler fade. Tous ces livres, accueillis avec tant de faveur jadis, portent assez lourdement leur date. On n'aurait point trop de déception, cependant, en retrouvant la préface, tout au moins, de "Clovis Gosselin," histoire d'un brave garçon, à qui le bonheur serait facile dans sa province et qui s'en va chercher bien loin de cruels déboires. Cette préface est restée jolie: elle symbolise l'aventure qui va être contée par le tableau de la chèvre attachée à un piquet, qui ne veut brouter que l'herbe se trouvant hors de sa portée, dût-elle faire tant d'efforts que son collier l'étrangle. C'est précisément ce que nous faisons souvent dans la vie. Il y a là une simplicité assez rare chez Alphonse Karr.

Il avait trop d'esprit, de cet esprit que le temps n'épargne pas toutefois—pour être pris au sérieux quand il eut des velléités politiques, et pour qu'on fit de lui, comme il l'avait souhaité, un représentant du peuple. Il ne reculait pas, cependant, devant quelques avances aux taubourgs, et il y a dans les souvenirs de l'éditeur Werdet un amusant récit d'un déjeuner auquel il avait été convié par Alphonse Karr. Il vint chercher le romancier dans son élégant logis de la rue de La-Tour-d'Auvergne, où il était servi par un nègre qui fut fameux dans le monde littéraire, Cuir d'Ebène. Mais ce ne fut pas sans surprise qu'il vit Alphonse Karr endosser un bourgeron bleu, un pantalon de toile écrue, se coiffer d'une casquette et ôter ses bottes pour chausser des savates. Ainsi accoutré, l'auteur des "Guêpes" emmena son compagnon dans un cabaret de la barrière Popincourt, où il distribua force poignées de mains à des ouvriers et commanda à haute voix du petit salé et du fromage de Brie. Il en fut pour ses frais de recherche de la popularité. Alors ce Parisien, si Parisien que, dans un article de critique théâtrale, il avait demandé qu'on pendît chaque année une douzaine de mauvais comédiens, pour l'exemple des autres, se transforma en amoureux de la nature. Ce n'était pas un de ses moindres paradoxes. Il avait "inventé" Etretat, et son médaillon, encastré dans le mur de ce qui fut la petite auberge du père Blanquet, rappelle ce que lui doit la station d'été normande; il "découvrit" la côte méditerranéenne et les fleurs. Mais il n'avait pas le vrai détachement qu'il affectait, puisque, à la fin de l'Empire, il voulut reprendre une nouvelle série des "Guêpes." Mais déjà le ton était autrement monté, et l'indifférence avec laquelle on accueillit cette résurrection ne laissa pas de contribuer à développer chez lui cette aigreur dont il ne devait plus guère se départir, en tant qu'écrivain, et qui fut la plus singulière de ses contradictions....

THEATRES.

TULANE.

La courte saison qu'a faite M. E. H. Sothern au Tulane a été brillante. L'éminent artiste a donné sa dernière représentation hier soir; et c'est dans le rôle d'Hamlet qu'il a fait ses adieux au public.

La comédie qui a obtenu un si beau succès à Chicago, "A Stubborn Cinderella", sera jouée ce soir devant une salle comble. Elle plaira, assurément, cette pièce où, pour flatter le goût du jour, ses auteurs ont introduit une musique gaie, entraînante.

CRESCENT.

Nous l'avons déjà annoncé, c'est un drame qui a déjà été joué ici qui sera donné ce soir au Crescent, les "Checkers". Il y a une scène émouvante, une course que suit le parterre avec le plus intense intérêt.

Les "Checkers" ont pour interprètes des sujets d'un réel mérite; aussi le Crescent ne désemplira-t-il pas cette semaine.

ORPHEUM.

Les deux dernières représentations de la troupe qui tient la scène de l'Orphéum depuis une semaine, auront lieu aujourd'hui. Ceux qui ne l'auront pas vue seront les perdants, car jamais groupement d'artistes n'a été fait avec autant de bonheur. Dans la troupe sont tous les genres de talents, comédiens, musiciens, acrobates etc.

Les sujets qui débutent demain sont connus; Miss Violet Bock, comédienne; M. W. E. Whittle, ventriloque; Clark Martinettie et Jos Sylvester, gymnastes; Dick Lynch, les Sandwinas, E. O. Coe.

Pensées et Réflexions.

Dans la discussion, le propre des femmes est de se rendre à chacun de vos arguments successifs, puis d'échapper d'un seul coup à la conclusion.

Les gens savent assez souvent ce qu'ils font, mais ils ne savent presque jamais ce qu'ils veulent.

En réalité, le scandale, c'est ce qui sort de l'ordinaire. Au milieu de mauvaises mœurs générales, de bonnes mœurs peuvent être presque scandaleuses.

Etre un homme de gouvernement, c'est voir plus loin que les autres, et, par conséquent, commencer par les offusquer.

L'homme habitué à commander n'a pas fait dix gestes qu'on l'a déjà reconnu.

Il y a des gens qui trouvent moyen de mentir, même quand ils disent la vérité.

Il y a des gens qui ergotent contre le clair bon sens, comme les mouches bourdonnent contre les vitres.

MISS LILLIAN COE, A L'ORPHEUM DEMAIN SOIR.

Bureau des Graces.

Après une séance de quatre heures, le Bureau des Grâces a, hier, gracié Lillian Howard, la jeune femme récemment condamnée à quatre ans de travaux forcés pour attaque à main armée avec intention de vol. Les documents nécessaires seront envoyés au gouverneur lundi matin.

S'Est livré à la justice.

Louis Duplantier, l'homme de couleur accusé d'avoir tué un nommé Peter Labeaud, au cours d'une querelle jeudi soir, s'est rendu au poste du cinquième précint hier matin, où il s'est constitué prisonnier. Il a comparu plus tard devant le juge Aucoin, qui l'a envoyé en prison sans bénéfice de caution.

Ventes inscrites au bureau d'affectations.

Mme Margaret Schmitt à Mlle Mary A. Dudenhefer, portion, Port, St Ferdinand, Genius et Liberal; terrain, Claiborne, Port, St Ferdinand et Robertson; ilet, Champs Elysées, Chemin Gentilly, Cato; terrain, St Ferdinand, Press, Villeré et Robertson; 2 terrains, Music, Washington, Claiborne et Prosper, vente privée.

Mme Alice Aldigé à Mlle Lillie E. Aldigé, 1/2 int. portion, avenue Peter, Octavia, Pitt et Atlanta, $3000.

Mme Placide J. Spear à Armstrong Donaldson, terrain, Tupelo, Bourgogne, Hancock et Dauphine, $375.

Edw. E. Lafaye et al à Board of Administrateurs of Tulane Ed Fund, 2 terrains, in block 2 of Audubon Pl., $10605.

John Lestelle et als à Mme Joséphine Lacaze, terrain, François, Johnson, Touro et Prieur, $1,100.

Allen W. Moffett à Mme Louise M. Troxler, deux terrains, Valence, Bordeaux, Annonciation et Laurel, $3,500.

Harry L. D. Sarpy à Mme Marie L. F. Spear, deux terrains, Coln, Adams, Hilary et Hickory, $35.

Edw. E. Lafaye et al au Board of Administrators of Tulane Ed. Fund, deux terrains, dans l'ilet No 2 de la Place Audubon, $10,605.

Edition Hebdomadaire de l'"Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

THE ARCHER GIRLS dans "A Stubborn Cinderella", Tulane.

Et elle l'avait perdu, elle le fuyait, on l'en chassait comme une mendiante!....

—C'est justice, marmura-t-elle.... J'en ai fait autant pour mon frère....

En secret souvent, elle aussi — de même que le comte — elle avait parcouru le beau domaine y éprouvant une joie puissante de triomphe et de domination.

Elle avait pris plaisir à se promener partout, dans les terres les plus proches et jusqu'aux bois les plus éloignés de la scierie de Malgoutte aux forges de la Tremblade, de Clairesmé aux ruines du clos des Moines aux Agriottes, à Bois-Nibelle.

Elle savait la contenance de chaque morceau et la valeur de toutes choses.

Elle avait senti renaître en elle, et revivre, et s'amplifier, l'ardente prédilection des Croix-Vitré—dont elle était—pour leur royaume.

Aussi, souffrit-elle, autant que Croix-Vitré, et plus encore peut-être, toutes les fois que le caprice et les extravagances des deux frères morcelaient le domaine. En vain s'y opposa-t-elle! On ne l'écouta guère. Et ce fut un supplice de chaque jour.

Maintenant, la mesure était comble. Il s'en irait à tous les vents, le domaine, et ce serait fini, cette fois, pour jamais que jamais les paysans, dans leur haine, ne tâcheraient la preuve, si longtemps convoitée....

D'abord, elle avait marché très vite, pour s'éloigner, mais quand elle fut hors de la vue du château, elle ralentit le pas.

Elle calcula qu'elle avait le temps de gagner la station, et elle fit un détour pour revoir les choses qu'elle aimait, pour se repaître de tant de richesses, laborieusement amassées par ses ancêtres, et qui allaient lui échapper.

Tout accablée par le furieux drame qui lui brisait le cœur, elle ne prenait pas garde aux gens qu'elle rencontrait et qui la saluaient.

—Bonjour, madame Bourriane!

Elle ne les entendait pas et ne répondait pas.

L'un d'eux lui jeta en passant:

—Vous allez vous trouver surprise par la tourmente....

En effet, les flocons commençaient de tomber....

La rafale de vent les fit tourbillonner.

Elle ne vit rien, elle ne sentit rien.....

Elle finit, pourtant, par arriver à la gare. Le train était annoncé. Elle prit son billet. Elle passa sur le quai et, en proie à une grande faiblesse, elle se laissa tomber sur un banc, le dos appuyé contre le mur, sous la grosse horloge. Son front, qui avait brûlé de fièvre, se glaça instantanément, sous une sueur froide.... Ses dents se convulsèrent.... Un nuage s'étendit sur son regard et elle se sentit descendre dans un abîme, en tournoyant. Il lui parut, alors, qu'un bruit énorme, assourdissant, emplissait ses oreilles pareil au grondement du tonnerre.... et que des ombres s'agitaient devant elle.... et même elle crut saisir des sons de voix —de voix qui s'adressaient à elle —de voix qui lui demandaient:

—Eh bien, ce n'est pas le train de Paris que vous prenez, madame Bourriane?

Après quoi, le même roulement de tonnerre, suivi d'un grand silence et d'un grand apaisement et d'un grand calme.

Quand elle s'éveilla de cet évanouissement le train était parti.

Un employé de la gare s'approcha:

—Entrez donc dans la salle d'attente.... Il ne fait pas un temps à rester dehors....

Elle obéit, sans se rendre compte de rien. Dans la salle, toute petite, surchauffée par un poêle dont le ventre était rouge, elle finit par réunir quelques idées.

Elle dit tout haut:

—Je ne partirai pas.... je n'aurai jamais le courage de m'en aller....

Le son de sa voix lui parut étrange. Elle se retourna brusquement, comme pour s'assurer que personne ne lui avait adressé la parole. Elle était seule.

Elle sortit. La neige tombait si serrée qu'il n'y avait plus d'intervalle entre le ciel et la terre. Parfois, des bourrasques balayaient tout cela et la neige semblait remonter vers le ciel, comme une rivière qui tenterait de retourner à sa source.

Machinalement elle s'engagea sur la route.

Mais au milieu de la rafale, et du reste ne pensant à rien, marchant sans savoir où elle se dirigeait, elle quitta la route, s'engagea dans un chemin vicinal.... Elle se rapprochait de la forêt..

Sans savoir elle y arriva....

Sans savoir elle prit le premier sentier qui s'offrait à elle..

Toute blanche de neige, de la tête aux pieds, elle glissait comme un fantôme. Elle ne sentait ni le froid ni la fatigue.

Une seule pensée la tenaillait, la réchauffait, la faisait vivre.

Revoir Mon Royaume!

Elle irait jusque là!.... Elle n'y entrerait pas!... Elle n'implorerait pas la pitié de ses fils.... Elle s'arrêterait au pied de la terrasse d'en bas, en face de la hautaine demeure.... Les yeux rivés à ce château que son génie d'intrigue criminelle avait conquis, elle attendrait la mort...

Et c'est en pensant à cela qu'elle allait trébuchante, sous le regard étonné des paysans qui la rencontraient et qui la reconnaissaient.

Elle s'embarrassa dans une branche et tomba rudement.

Ce fut alors, seulement, qu'elle se rendit compte qu'elle se trouvait en forêt.

Elle passa lentement la main sur son front fiévreux.

—Je deviens folle! se dit-elle.

Et faisant volte-face, elle retourna sur ses pas....

XII

LES TEMPS SONT VENUS

Toute cette journée du samedi, Germaine Marberoux s'était tenue à l'une des fenêtres de sa Chambre donnant sur la route, au Moulin Joli. C'était de là, qu'autrefois, du plus loin qu'elle pouvait l'apercevoir, elle guettait l'arrivée ou le passage de Christian, échangeait avec lui des signes mystérieux d'entente. C'était de là, qu'en ce jour, qui allait être décisif pour sa haine, elle guettait la venue de Rose-Lison. S'était-elle trompée dans ses prévisions et la jeune fille se rendrait-elle à Laitre? Un grain de sable fait échouer souvent les combinaisons les plus habiles. Il faut toujours compter avec le hasard. Le hasard se mettrait-il du côté de Lison, renvoyant à plus tard la vengeance? Voilà ce que se disait Germaine, debout, attentive, derrière les rideaux, son noir regard plus noir que jamais.

C'est ainsi qu'elle vit défiler les paysans et les paysannes soit à pied, soit en charrette, emportant au marché tout ce qu'ils voulaient vendre: on entendait dans les voitures crier des porcs comme si déjà on les égorgeait; les poules suraantaient, les pattes liées, battant des ailes hors des paniers, des canards allongeaient un cou démesuré, prêts au supplice.

Sous les mantilles et sous les capuchons, l'œil noir de la meunière scrutait tous les visages, craignant de laisser passer, sans le reconnaître, le joli minois, frais, rose et doux, séduisant et tendre, de celle qu'elle voulait perdre.

Elle désespérait de l'apercevoir.

Le ciel se chargeait de nuages, devenait menaçant.

—Elle aura eu peur de la neige....

Mais, inlassable, elle ne bougeait pas de son poste.

Tout à coup, elle se pencha vivement.

Là-bas, au bout de la route, une silhouette noire se profilait, encore indécise.

Ardemment, elle regarda.

Il lui semblait reconnaître ce pas alerte et cette allure gracieuse, souple, dégagée.

Son cœur battit, se gonfla de toute l'espérance de sa haine.

—C'est elle! Est-ce bien elle?

La silhouette lointaine devint moins confuse, se détacha plus nettement.

Elle se rapprocha.

Et bientôt Germaine n'en posséda plus douter.

—C'est Lison!....

Et comme elle l'avait prévu, Lison allant au marché, un panier sous le bras.

On dit que certains regards, chargés de fluide magnétique, atteignent comme d'une surprise ou d'un coup imprévu, ceux vers lesquels ils se dirigent avec obstination....

Brusquement, Lison saisie d'un malaise, venait de s'arrêter.

Elle relevait la tête et regardait vers les fenêtres de la chambre où son implacable ennemie se cachait.

Germaine n'eut pas le temps de laisser retomber le rideau.

—Lison l'aperçut.

Deux noirs regards s'échangèrent, mais combien différents!

Tout empli de pitié chez l'une, et seulement avec la nuance d'un peu de frayeur.

Tout empli chez l'autre, de férocité.

De celle-ci, on ne devait plus rien attendre de bon. Elle irait, sans dévier, jusqu'au bout de sa destinée....

Lison passa, poursuivie, au lointain, par des yeux opiniâtres.... Et son malaise ne cessa que lorsqu'elle ne fut plus sous leur magnétisme puissant....

Germaine redescendit.

En dépit de sa résolution et de sa force d'âme, elle était envahie par un trouble immense.

L'heure était venue, pour elle, de décider de la vie ou de la mort de Rose.

La suite à dimanche prochain.